

46

LE FRONDEUR

JOURNAL SATIRIQUE

10

C MES



LE FRONDEUR

Journal Satirique paraissant tous les Samedis

ABONNEMENTS :

Un an fr. 5 50

Bureaux :

12 - Rue de l'Etuve - 12
A LIÈGE

RÉDACTEUR EN CHEF

NIHIL

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :

Texte : La ligne . . . fr. 00 25
Illustrées : Par mois » 15 00

RÉCLAMES :

La ligne . . . » 1 00

On traite à forfait.

Toutes les correspondances doivent être adressées au bureau du Journal, rue de l'Etuve, 12, à Liège.

SOMMAIRE : A propos d'un toast (Clapette). — Au Balai (Floche). — Le roi (Aspic). — A la Tribune (Clapette). — Cadet-Roussel II (Floche). — Avis. — Nos demi-mondaines (Pictor). — Un million (Aspic). — A coups de Fronde (Clapette). — Ouvriers et Bureaucrates (Grammont).

Un vent de fronde,
S'est levé ce matin ;
Je crois qu'il gronde,
Contre?... ..

A propos d'un toast.

Parmi la foule innombrable de toasts portés à (bras tendu) pendant les fêtes, celui de M. Magis, échevin de l'instruction publique, mérite d'être encadré.

L'honorable échevin a bu à la presse, à la presse libre et indépendante; « que j'aime a-t-il dit, avec ce caractère frondeur, qui la porte souvent à critiquer les actes des pouvoirs publics, ce dont on se console aisément à cette pensée que :

« Qui aime bien, châtie bien! »

Le Frondeur applaudit des deux mains (la seule façon d'applaudir d'ailleurs!) au toast de l'honorable échevin. Ces paroles sont dignes d'un homme de cœur, doublé d'un homme d'esprit. Elles nous consolent aisément des attaques auxquelles nous sommes en butte de la part de certains individus qui, mesurant les autres à leur aune, attribuent à des rancunes personnelles, notre opposition à certains hommes et à certaines choses.

* * *

Et puisque ces mots : « rancunes personnelles » me tombent sous la plume, j'en profite pour faire justice, une fois pour toutes, de certaines insinuations que des gens, se disant nos amis, ne craignent pas de lancer contre nous.

Je joue cartes sur table.

On paraît croire que nous ménageons M. Magis et quelques autres par intérêt, par sympathie, ou même — il en est qui vont jusque là — par crainte.

Tout cela est radicalement faux !

Nous ne ménageons personne. Nos sympathies personnelles ne nous empêcheraient pas d'attaquer les personnages politiques qui failliraient à leur mission ; mais encore faut-il qu'ils faillissent.

Or, M. l'échevin Magis — que l'on met surtout en cause — est, selon nous, absolument à la hauteur de ses fonctions. C'est un homme intelligent, honnête et dévoué. Bien qu'échevin de la ville de Liège, il ne croit pas pour cela devoir cesser d'être un homme bien élevé et ce n'est pas lui qui abuserait de sa position pour se conduire comme un palefrenier à l'égard de ses subordonnés.

Voilà en quelques mots les raisons pour lesquelles nous ne démolissons pas M. Magis et voilà aussi pourquoi nous avons pour lui une profonde estime et une vive sympathie. Notez cependant que cela ne nous empêcherait pas le moins du monde de signaler les erreurs que pourrait commettre l'échevin de l'instruction publique ; et cela, nous le ferions avec la certitude de ne jamais nous faire un ennemi de M. Magis ; nous nous rappelons toujours la devise :

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

* * *

Reste, à présent, d'un côté la question des rancunes personnelles, de l'autre, celle des sympathies, de l'intérêt ou de la crainte.

Eh bien, moi qui n'ai jamais ménagé les conseillers, j'affirme sur l'honneur que JAMAIS, je n'ai eu personnellement à me

plaindre d'aucun conseiller communal, d'aucun échevin ; JAMAIS je n'ai été victime d'une injustice de l'administration communale de Liège.

C'est assez clair, je pense.

Je vais plus loin, j'aurais à me plaindre personnellement d'un conseiller, que j'hésiterais à l'attaquer — même avec raison et justice — dans ce journal ; je me fais une idée trop haute de la mission de la presse pour employer un journal comme moyen de vengeance ; c'est peut-être de l'orgueil, mais enfin, j'aime mieux être orgueilleux que malhonnête et, selon moi, un journaliste qui met sa plume au service de basses vengeances ou de puériles rancunes, est un malhonnête homme que l'on devrait chasser de la presse comme un indigne, comme un traître.

* * *

Ceux qui croient que j'ai intérêt à ménager certains hommes politiques, sont trop naïfs. Il est évident que si je ne m'aplatiss pas devant tous les conseillers, je n'ai aucune avance d'obtenir jamais les faveurs du Conseil communal et si je m'avisais un beau jour de demander la place d'ingénieur en chef de la ville (je ne suis pas ingénieur, mais Douhard l'est encore moins que moi) ma prétendue complaisance pour quelques conseillers ne m'empêcherait pas de remporter une veste plus monumentale à coup sûr que la Trinck-Hall et l'obélisque de la place Saint-Lambert.

Pour ce qui est des sympathies personnelles, ceux qui me connaissent savent que je n'ai jamais hésité à fronder des gens dont l'amitié m'est précieuse. Seulement, mes amis étant des gens d'esprit, ils ont parfaitement compris que je ne pouvais — pour leur être agréable — changer mes convictions et transiger avec les principes.

Tous les hommes intelligents comprendront cela. Les... autres ne saisiront peut être pas, mais ça m'est égal.

* * *

Un mot pour terminer.

Ceux qui affectent de croire que « nous avons peur » de certaines personnes, nous calomnient tout simplement. Si mes collaborateurs et moi nous étions d'une nature tant soit peu craintive, nous n'aurions certes pas fondé un journal comme le *FRONDEUR*. Nous acceptons toujours la responsabilité de nos actions, nous n'avons jamais reculé devant qui que ce soit et si ceux qui nous accusent indirectement de lâcheté voulaient s'assurer de ce que j'avance, ils pourraient toujours se présenter chez nous : je me ferais un devoir de leur donner toutes les explications désirables.

A bon entendeur....

CLAPETTE.

AU BALAI

Entre petit frère et maçon
Les nuances sont établies :
A l'un et morale et raison,
A l'autre les *Renaixeries*.

On sait ce que vaut la pudeur
De tes Duchesne et Compagnie ;
On sait que ton masque trompeur
Cache une vile hypocrisie.

Balai, du dompteur de Mignon
Tu veux en vain te faire une arme !
Elle joint trop l'odeur d'oignon
Au parfum de l'*Epicier-Carme* !

FLOCHE.

Le Roi.

Dieu me garde de dire le moindre mal de notre souverain, d'autant plus qu'il est un parfait honnête homme doublé, dit-on, d'un savant hors ligne.

En cela, il diffère même de ses cousins et de leurs aïeux car, sauf une ou deux exceptions, l'histoire nous prouve que roi est souvent le synonyme de fier sacripan. Tout leur est ou leur était permis et notre misérable vie — encore aujourd'hui, hélas ! l'exemple de la Russie le démontre — leur appartenait de la façon la plus absolue.

De quoi je veux parler, c'est de l'engouement du monde à l'égard du roi. C'est curieux comme le nom fait encore énormément dans la chose. Voici un homme ni beau ni laid, — plutôt laid, — qui nous rend visite, on se réjouit de son arrivée ; lui qu'on a vu maintes fois, on se plaint à l'espoir de l'admirer encore. Le canon tonne, une brabançonne en si bémol éclate, des clameurs s'élèvent, on se précipite : c'est lui ! c'est lui ! c'est le roi ! Dieu ! quelles bousculades !

C'est à qui parviendra au premier rang. Et Bébé pleure. Bébé veut voir le roi lui aussi. On le hisse et de sa voix enfantine, il répète ce cri : Vive le roi ! qu'on lui a seriné pendant six semaines.

Et le souverain passe au milieu de cette cohue, le sourire stéréotypé aux lèvres, saluant mécaniquement ses fidèles sujets.

Le lendemain les journaux relatent l'enthousiasme, un enthousiasme vrai, sincère, car on se sent empoigné. Reste d'un vieux préjugé qui n'est pas près de s'éteindre.

Tout le monde est pris d'ailleurs et le républicain belge — républicain platonique du reste — sent malgré lui son cœur tressauter.

Combien n'y en a-t-il point parmi les étudiants qui suivaient en foule la voiture royale qui, dans des moments « d'ivresse » n'ont point bu « à la République universelle et au dernier des rois », et cependant nous les avons vu suivre avec plus de persistance qu'ils n'en mettent à filer une grisette, les livrées rouges de Léopold II. Leurs hurras prenaient même des proportions inquiétantes. Les malheureux devaient être bien fatigués ! Aussi ont-ils été récompensés, car le roi leur a accordé une parole généreuse.

Je l'ai dit, je ne blâme pas ces manifestations d'un autre âge, mais enfin on me permettra bien, en ce siècle de progrès, de les trouver un tantinet étrange.

Le roi des Belges n'est, et c'est là le caractère admirable du pays, qu'un simple citoyen, le premier, il est vrai, mais cependant à part quelques prérogatives dont il ne peut guère user, il n'en est pas plus pour cela qu'un citoyen.

Or, pour manifester si bruyamment, pour lancer d'aussi énergiques vivats à un citoyen, fût-il le premier, ne faudrait-il pas que celui-ci se fût distingué par quelques actions éclatantes. Actions éclatantes non dans le sens que l'on attachait autrefois à ce mot, mais comme il doit se prendre à notre époque comme la nôtre.

Que l'on invite le roi dans une ville, rien de mieux. Mais, pour Dieu, qu'on le reçoive poliment. Or, je soutiens, que beugler à la face des gens qu'on invite sur tous les tons et avec des gestes d'échappé des Frères Cérites, c'est marquer un fort éméchage, mais ce n'est certes pas recevoir comme il convient.

Que diriez-vous si, vous présentant chez quelqu'un pour y dîner, toute la famille se mettait subitement à lever les bras au ciel avec délire et se mettait à crier : Vive vous ! Vive votre famille !

Je parie un centime démonétisé contre le prochain numéro du *Balai*, que le roi est de l'humble avis de son loyal sujet et qu'il se sentirait bien plus à l'aise, si on voulait le recevoir avec un peu moins d'acclamations et un peu plus de bonne cordialité.

ASPIC.

A la « Tribune »

Un morceau de journal, inconnu de tous les liégeois qui ne font point partie de sa rédaction, me consacre les quelques lignes suivantes :

« Après Aspic, Clapette ! Mais ils ragent donc tous dans cette officine-là ? Et savez-vous la cause de cette nouvelle querelle ? Parce que LA TRIBUNE a été invitée aux fêtes communales ! Ah ! la jalousie, elle rend bêtes les gens les plus malins. Ne l'oubliez donc pas, Clapette le bien nommé. »

Eh bien, mon ami, vous pouvez être jaloux sans craindre de devenir plus bête que vous l'êtes : c'est impossible.

CLAPETTE.

Cadet Roussel II

Cadet Roussel a trois habits :

Camille Lemonnier aussi ;

Il a tout chez lui par **trokette**

Ce qui fait que chacun répète :

Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,

Camille est un bien bon enfant !

Camille a trois fort beaux enfants ;

Tout trois lui sont fort ressemblants.

Il a trois gilets, trois culottes

Trois chapeaux, si pas trois calottes :

Ah ! ah !....., etc.

Chaque jour le beau muscadin

Prend ses trois bouteilles de vin ;

Ce vin est exquis et suave....

Il en a trois pièces en cave :

Ah ! ah !...., etc.

Camille est un joli garçon

Mais hélas ! déjà son bedon

Montre, quelle maudite chance,

La triplicité qui s'avance :

Ah ! ah !....., etc.

Bref, suivre la règle de trois

Pour lui toujours est une loi ;

Chacun pourrait même vous dire

Que **ses trois tailleurs** font bien rire :

Ah ! Camille, vraiment,

Cela devient inquiétant !

FLOCHE.

AVIS

Nous avons reçu, à propos de l'annonce de la publication des silhouettes de demi-mondaines, des lettres des abonnés qui craignent de se voir forcés d'interdire la lecture de notre journal à leur tendre moitié.

Que nos abonnés se rassurent. Nous publions aujourd'hui la galerie complète de nos portraits à la plume et l'on verra que la dite galerie ne contient rien qui puisse faire rougir une honnête femme qui ne pose pas ; les coups de plume inoffensifs de Pictor ne blesseront personne, pas même les dames qui lui ont servi de modèles.

NOS DEMI-MONDAINES

I.

Je veux faire passer sous les yeux des

que temps!!!

LE FRONDEUR.



Mon pauvre zizi va!!! pour la dernière fois
que tu mettes ton habit t'as pas de chance!!!

A propos des Fêtes

par Barnabé



Quelles pluies, n'est-ce pas, monsieur!
Oh! M^{lle}, c'est cela qui fait que
les fêtes deviennent si ternes!

Directeur... je
crois que votre ouverture
est pour quelque chose
dans celle des cataractes
du ciel!



Voilà qui serait
une réforme intelli-
gente!

Genre d'Exposition qui
a souvent du
succès!



Au bout de la bière, Cousine, vous avez une puce?...
on n'a rien. Diable! si elle allait se mettre
à l'oreille de mon mari!! Souvenir de l'Illumination.

lecteurs une série de légers croquis, pris sur le vif, dans notre monde d'irrégulières ! Le sujet n'a pas encore été traité, et cependant, il faut avouer qu'il est plein d'attraits ; a-t-on reculé devant la difficulté de la besogne ? a-t-on redouté de soulever dans le camp de ces dames, des colères... immenses ? — Je ne sais le vrai motif de cette abstention de nos écrivains — en tous cas, bien que je sois convaincu de la faiblesse de mes moyens, je vais tâcher de combler cette lacune. Ces dames, j'en suis certain ne feront que rire, car je n'ai point l'intention de tremper ma plume dans ma vésicule à fiel ! C'est une série de petits médaillons sans prétention, qui se présenteront aux lecteurs. Trop heureux si dans chacun d'eux, j'ai pu glisser quelques traits qui permettent de reconnaître les *sujets* ! — Donc la ressemblance n'est point garantie !

En ces jours d'exposition, il me semble que l'apparition de cette galerie tombe à pic, et a grande chance d'être bien accueillie du public.

SALLE I. LES « CALÉES. »

1) **Kri...** — Brune, fruit mûr, non sans saveur paraît-il, étagère bien garnie, tenue tout-à-fait sérieuse, s'habille avec bon goût, manque de finesse dans les traits, maison admirablement montée, vieilles faïences (ne pas croire toutefois qu'elle peut les apprécier ; elle les a acceptées). Reçoit peu de monde, jamais on a pénétré chez elle sans présentation et sans avoir le sac. Le maître a des cheveux blancs elle, d'ailleurs, peut-être rangée dans les « vieilles-gardes. »

2) **Maria L...** — Blonde comme les blés, jolie, et le sachant, sourire perpétuel, très-bonne fille, léger défaut de prononciation, fort élégante et portant à ravir la toilette, beaucoup de tenue depuis qu'elle est arrivée, intérieur bien installé, reçoit les amis de Monsieur, chaque année, elle est la reine du bal masqué.

3) **Loulou...** — Charmante petite femme d'une tenue sérieuse et pleine de distinction, fidélité à toute épreuve (P), intérieur charmant, cuisine est un vrai bijou, ne reçoit guère, un seul point noir : elle marche sans *chic*, avec les pieds droits !

4) **Soph...** — Boulotte des plus séduisantes, yeux noirs, cheveux id, teint mat, genre ultra sérieux, ne se dérangerait pas pour un veau d'or, à l'aurole de la maternité, en attendant celle du mariage. Ne frappez pas : on n'ouvre jamais...

5) **Ad. C...** — Petite brune, très jolie, complètement rangée, s'habillant très bien, cause avec esprit et écrit de même, n'a rien de commun avec la « Femme de feu » son sort est assuré pour longtemps. — Signe particulier : dans sa famille, une célèbre jambe de bois.

SALLE II.

Marie J.... Puissante nature de blonde, atteignant la trentaine... Belle fille, mais un tantinet trop de viande ! Nullement répandue — position assurée. Mise très calme. Maison simple, a très certainement un *second violon*, mais sait habilement le dissimuler.

2) **Gret... ou Marie M.** Blonde fille d'Outre-Rhin, 30 ans environ, grande finesse de visage, sourire exquis, toilettes simples, peu répandue, sait *grignoter* les

louis avec amour ! A cueilli bien des pommes ; depuis peu, est gentiment logée. Dans la chambre à coucher, suspension-veilleuse donnant demi-clarté pleine de charme.

3) **Vic... W.** Certaine ressemblance avec le n° 2 de la salle I. Moins de fraîcheur et de régularité dans les traits ; moins d'élégance aussi, pas très-calée d'ailleurs, mère très complaisante à la clé ! Parle très peu, tempérament en dessous de zéro. Souffle parfois impur : Brrr !!

4) **Josép....** Blonde, à la fleur de l'âge. Beau corps, potelé, visage envahi par les yeux, réputation de bonne fille, sans malice et sans prétentions, s'habille gentiment, d'un abord facile, déjà, malgré sa jeunesse, certains antécédents.

SALLE III. (LES VOLTIGEUSES.)

1) **L.** — Un nom historique, celui de la mère du plus grand capitaine des temps modernes. Bien connue sur la place, par ses années de service. Conservée d'ailleurs, assez heureusement, portant très bien la toilette, qui n'est pas luxueuse, caractère manquant de moelleux. Sait, comme Made-moiselle Angot, donner le coup de g... et ne dédaigne pas, assure-t-on, d'en venir aux mains quand le « Monsieur » l'a mise hors gonds. Accès facile.

2) **Henr. G...** Brune, très élancée, paquet de nerfs. Aimant trop la *noce*. Cet animal n'est pas méchant, quand on l'attaque, il se défend. Ne pas l'agacer ! car elle griffe et mord ! Existence panachée. Ne meurt pas où elle s'attache, et n'a pas un sou à la caisse d'épargne.

3) **Les sœurs B...** — Taille moyenne. L'une blonde pâle, et assez mince ; l'autre, petit tonnelet, deux gaillardes ! quoique jeunes, elles possèdent à fond toutes les roueries professionnelles, langues acérées, infatigables, absence complète de distinction, frappez, et l'on vous ouvrira pourvu toutefois que vous ne veniez pas les mains vides ! Il faut vivre, n'est-ce pas ! Gosiers intrépides !

Je m'arrête là ; je n'ai voulu exposer que les sujets les plus en vue. Il existe une grande quantité de papillons de nuit, sans notoriété, et sans couleur ! ils se confondent dans la foule et ce serait perdre son temps que de chercher à les en tirer, pour fixer leur silhouette sur le papier.

PICTOR.

Un Million

Sonnez trompettes et tambours ! Nous l'attendions enfin ce jour où nous pourrions rendre à M. Ziane, avec tout le respect que nous lui devons — le fonds de sympathie qui nous restait encore en magasin.

Hourra ! battez trompettes et tambours ! M. Ziane, sans avoir prévenu son monde, sans le moindre concert entre lui et l'honorable ministre Saintelette a obtenu un *million* pour travaux à exécuter dans le quartier de l'Ouest. Et ce, grâce à lui-même, grâce à son adresse.

Voici ce que le finard a fait. Il y avait dans la cour d'honneur des voitures de la cour. M. Ziane, les guignait de l'œil. A certain moment, notre illustre échevin s'approcha du Ministre.

Ne trouvez-vous point cette chaleur suffo-

cante ? Voulez-vous me faire l'honneur de m'accompagner dans une petite promenade en ville ?

Il avait prévenu un valet. Une gala s'était avancée. L'averse défilait. Le ministre, plein de confiance dans son compagnon, monta.

C'était une fausse voiture de gala, c'était de faux laquais. La voiture et les hommes appartenaient à M. Ziane. Les chevaux les emportèrent vers Hecheporte.

M. Ziane tirant un pistolet de sa poche le mit sur la poitrine effrayée (!) du ministre. Cette poitrine de ministre haletait.

Alors il dit :

Tu vois cette hauteur et cette bas...seur, Il s'agit de les *rolier* par une rampe de 5 %...

— L'an ! s'écria le ministre éperdu.

— Non par mètre. Que dis-tu.

— Combien te faut-il pour cela !

— Un million, où la vie !

— Tu les as....

— Seulement pas un mot de tout cela. Il faut que l'on sache que c'est mon influence seule auprès de toi qui a pu amener pareil résultat !

— Je te le promets... mais, je la trouve mauvaise. Tu m'as fait une peur. Non vois-tu Zizi ; faudrait plus m'la r'faire !

— Ah ! zut ! faut que j'soigne mon élection ! comme dirait Mahiels.

ASPIC.

A coups de fronde.

Dans les fêtes de Liège il y a eu des choses très drôles ; entre autres le toast du Bourgmestre.

Joseph Prudhomme a dû tressaillir dans sa tombe en entendant le mayer de la cité de Liège prononcer ces paroles mémorables :

Sire,

« La ville de Liège qui célèbre aujourd'hui le jubilé national n'était, il y a cinquante ans, qu'une modeste cité renfermant une population de 55,000 âmes, enserrée dans des quartiers insalubres. »

« Cette vieille ville a disparu. »

« Elle a fait place à une cité nouvelle » et prospère, occupée par 130,000 habitants. »

Ce qu'a dit M. le Bourgmestre est très vrai ; il n'y a pas à ergoter là dessus. Liège avait autrefois 50,000 habitants ; elle en a aujourd'hui 130,000.

Mais qu'est-ce que ces renseignements d'Etat-civil venaient faire dans un toast au Roi ?

Si Liège à 80,000 habitants de plus qu'il y a cinquante ans, le roi n'y est pour rien ; ce n'est fichtre pas lui qui les a fait ces quatre vingt mille habitants !

M. Mottard, qui fut longtemps échevin de l'état-civil, n'a pas, j'espère, la prétention d'avoir fait augmenter, dans d'énormes proportions, le nombre des naissances ; tout au plus pourrait-il se vanter d'avoir diminué le nombre des décès en désopilant la rate de ses concitoyens, chaque fois qu'il prononce un discours.

C'est quelque chose, sans doute, mais ce n'est pas tout.

Plus loin encore se trouve cette phrase :

« Cette transformation, Sire, nous la devons à cinquante années de paix et de

liberté, à la sage pratique de ces libres institutions dont nos Rois ont été les premiers à nous donner l'exemple. »

Comment diable les rois nous ont-ils donné l'exemple de libres institutions? Ça n'est pas clair.

Après ça, il est possible que le dont se rapporte à la « sage pratique » auquel cas la phrase de M. le bourgmestre (un avocat cependant) serait écrite en français de Houte-si-Plou.

Evidemment je ne reprocherais point ces guibollardises à M. Mottard si son toast avait été impromptu, mais cette improvisation ayant été, au contraire, rédigée, revue, corrigée et même imprimée avant le jour du banquet, il me semble qu'elle aurait dû être un peu intelligente et tout à fait correcte. A la rigueur on aurait pu faire appel aux lumières de M. Ziane, lequel s'étant vanté un jour d'avoir été journaliste, doit savoir ce qu'il faut pour produire une bonne impression.

Les journaux quotidiens font grand bruit à propos du subside d'un million promis à M. Ziane par le ministre des travaux publics.

A en croire nos confrères, M. Ziane se serait montré diplomate au point d'en rendre à Machiavel en personne. Notre intelligent échevin des travaux aurait enlevé à la bayonnette un subside que nous n'aurions jamais eu sans lui et c'est à l'esprit d'à propos et à la diplomatie de Zizi que le Fond de l'Empereur devrait sa radiation de la liste des interpellations hebdomadaires de M. Pirotte, le conseiller des bornes...fontaines.

Tout ça, c'est des carabistouilles, comme on dit à Bruxelles.

M. Saintelette a déposé dernièrement sur le bureau de la Chambre des représentants une demande de crédit extraordinaire de quatorze millions, pour travaux d'utilité publique.

Evidemment, avant de demander un tel crédit, on a étudié les travaux à effectuer et la ville de Liège avait certainement droit à sa part du gâteau. Lorsqu'il est venu à Liège, M. Saintelette devait donc être parfaitement fixé sur les besoins de notre ville et l'intervention miraculeuse de Zizi était parfaitement inutile.

L'histoire de l'entrevue de M. Ziane avec M. Saintelette; l'odyssée de la voiture et des plans, racontées par nos confrères sont exactes, c'est certain, mais ce qui est plus certain encore c'est que M. Ziane a joué, pour sauver son panache, une petite comédie électorale qui d'ailleurs n'a rien de malhonnête ni de nuisible — mais qui nous fait rire sans toutefois nous désarmer.

On me racontait dernièrement que feu Piercot, chargé d'inviter le comte de Flandre à certaines fêtes, termina son speech par ces mots :

« J'espère que votre Altesse ne restera pas sourde à la voix du peuple. »

Je crains bien que son Altesse n'ait procuré une déception au vieux mayer. Cependant, il ne faut désespérer de rien, car moi qui vous parle, j'espère encore décider un jour M. Ziane à faire enlever les deux perches qui gâtent l'admirable perspective de la rue Grétry.

J'espère... de perches!

†

Les fêtes de Liège, transformées —

grâce à la pluie — en fêtes aquatiques, ont excité la verve de nos gavroches.

Aujourd'hui on ne peut faire un pas Outre-Meuse sans entendre les deux spots à la mode.

— Avév veyou les fiess?

— Awè.

— Qué solo!

Ou bien

— Avév veyou li roë?

— Quél narenne!

Pas respectueux, mais drôle.

CLAPETTE.

Ouvriers et Bureaucrates.

Une thèse fréquemment soutenue est celle-ci :

« On plaint toujours l'ouvrier. Cependant l'ouvrier est beaucoup moins à plaindre que l'employé. L'ouvrier a un salaire plus élevé, gagne d'avantage, absolument parlant. De plus, il n'a pas les mêmes obligations, n'est pas astreint aux mêmes exigences de logement, de costume, etc. »

Voilà le fond du raisonnement. Vous voyez quels développements il comporte. Vingt fois, cent fois, on s'est livré à des variations sur ce thème.

Nous concédons que la position de l'employé est pire que celle de l'ouvrier.

Mais nous ferons remarquer ceci :

C'est que, les choses étant de la sorte, il n'y a pas trop lieu de s'en étonner et de s'en formaliser trop.

Ce n'est pas une injustice révoltante. Loin de là.

Certes, nous ne verrions aucun inconvénient à ce que l'ouvrier et l'employé fussent heureux. Mais du moment qu'ils sont malheureux tous les deux, s'il y en a un plus malheureux que l'autre, il est juste que ce soit l'employé.

L'ouvrier, en effet, est beaucoup plus utile à la société que l'employé. L'ouvrier répond aux besoins primitifs, absolus, vitaux, de l'homme. L'employé ne répond qu'à des besoins fictifs et souvent ne répond à rien du tout. On ne pourrait d'aucune façon se passer d'ouvriers. On pourrait à la rigueur se passer d'employés. Au moins pourrait-on aisément se passer d'un bon nombre d'entre eux.

Combien d'emplois sont uniquement des sinécures? Combien d'employés ne vont à leur bureau que pour y dormir, lire le journal et se curer les ongles? On pourrait dans les ministères supprimer la majeure partie des places. La besogne serait aussi bien faite, mieux peut-être, et l'on pourrait alors améliorer le sort des employés restants.

Mais une multitude de places ont été créées pour donner des emplois aux jeunes gens sans fortune ou sans capacité, qui, ayant reçu la banale instruction secondaire et ne sachant aucun métier, ne sont bons qu'à paperasser. Encore ne peut-on les caser tous. Ceux qu'on emploie sont relativement des « privilégiés. »

Notez que je ne veux aucunement établir un antagonisme entre ouvriers et employés, et que j'entends parler surtout des employés des administrations publiques.

Mais pourrait-on nier que ceux-là sont plus utiles que ceux-ci.

Quand l'ouvrier meurt, qu'a-t-il fait? Il a bâti des maisons, percé des routes, extrait la houille des entrailles du sol; il a creusé des canaux, il a nourri, vêtu, chauffé ses semblables; il a accompli une œuvre, si humble soit-elle, et donné

à la civilisation un coup de sa robuste épaule.

Quand l'employé meurt, qu'a-t-il fait? Il a noirci des rames de papiers à en tête imprimé, qui moisissent dans les cartons, jusqu'à ce qu'on les vende à la livre.

L'erreur de tous ceux qui étudient la question vient de ce que l'on compare toujours l'ouvrier et l'employé au commencement de leur carrière, et jamais à la fin.

Or, l'employé a toujours l'espoir et la possibilité de ne pas rester simple employé, d'avoir de l'avancement et de l'augmentation. Dans tous les cas, il a sa retraite.

Les choses se passent ainsi dans les administrations privées. Là aussi l'employé a toujours l'espoir d'un emploi meilleur. Parfois même, il arrive à une position tout à fait haute. Tel financier, qui aujourd'hui brasse d'importantes affaires, a commencé par un modeste emploi dans une maison de banque ou de coulisse, et, petit à petit, échelon par échelon, s'est élevé à la fortune.

L'ouvrier, lui, — à moins de chances tellement exceptionnelles qu'il ne faut pas en tenir compte, — l'ouvrier est ouvrier, reste ouvrier, et restera ouvrier éternellement. Il n'a pas de retraite assurée. Pour s'en ménager une, il doit prélever sur son gain: cela lui est difficile, pour ne pas dire impossible. Dans sa vieillesse, la force s'en allant et les infirmités venant avec l'âge, il travaillera moins, et par conséquent, gagnera moins, juste au moment où il aurait besoin de gagner plus. S'il ne peut plus travailler du tout, il mourra de faim.

Pour revenir à nos moutons, nous ne disons pas qu'il n'y ait point des catégories d'employés intéressantes et nous trouvons parfaitement juste qu'on tâche d'améliorer leur condition.

Seulement nous estimons qu'il faut d'abord et surtout s'occuper de l'ouvrier :

Parce que la supériorité de son sort sur le sort de l'employé n'est qu'une illusion et qu'un leurre;

Et parce que, socialement, les ouvriers sont indispensables, tandis que beaucoup d'employés sont inutiles.

GRAMMONT.

PAVILLON DE FLORE

Propriété RUTH.

Bureau 7 h. — Rideau 7 1/2 h.

Lundi 1^{er} août 1881

A LA DEMANDE GÉNÉRALE

2^e et dernière représentation de la troupe des frères

Salma, Imox, Siolgnac et Aly

Artistes des principaux théâtres de Paris et de Londres

Prix d'Entrée :

Enceinte, fr. 1,00 (à l'avance, 1,25); Galerie et Pourtour, 50 centimes.

Bureau de location : chez M. THIRY (magasin de cigares), place de la Cathédrale, 2, et rue Grande-Bèche, 15.

L'Office de Publicité à Liège, Marsaud & C^{ie}, reçoit les annonces dans tous les journaux indistinctement. — Les clients recevront en bons commerciaux la valeur des annonces insérées.

Liège. Imp. E. PIERRE et frère, r. del'Etuve

BRASSERIE DE MUNICH PLACE DU THÉÂTRE

Variétable bière de Munich

1/2 litre ... 0.20
1/2 litre ... 0.35
1 litre ... 0.70
Sauerbronn
Rohlschlag



OFFICE DE PUBLICITÉ DE LIÈGE



Crac